4e Année. — N° 171. Dimanche, 11 Avril 1875.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de grande réception ou de grand dîner. — Entre-deux en lacet russe. — Bande pour rideaux et portières. — Panneau brodé au passé. — Trois carrés en filet, broderie de Cluny. — Trois parures. — Deux toilettes en faille noire. — Fichu-coiffure. — Costume de voyage (devant et dos). — Bébus.

SUPPLÉMENT : Planche coloriée de chapeaux de printemps.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Toilette de grande réception et de grand dîner en satin bleu pâle. — Le devant est coupé de hautes blondes blanches perlées et de bouillonnés de satin bleu; la jupe est garnie par derrière dans le bas d'un volant denteléà grandes dents creuses et carrées, et de deux autres volants froncés; une très-grande ceinture, rayée en travers de plisses de tulle et de bandes de satin, est drapée sur la jupe en coques auxquelles se mêlangent des traînes de fleurs de pommier, et retombe très-bas sur la traîne; des bouquets de fleurs de pommier forment cercle sur le côté. Corsage montant en satin bleu, orné à l'ouverture en cœur, et aux manches de blondes perlées et de fleurs de pommier. Mêmes fleurs dans les cheveux. — Modèle de Mme Irma Simon, 10, rue Chabanais.

2. Entre-deux en lacet russe ou lacet canevas. — Modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — On retrace le dessin sur moleskine; on prend du lacet russe ou lacet canevas de deux largeurs; on coud d'abord le plus étroit, puis le plus large qui fait cadre, en observant bien les enlacements des rosaces; il faut remarquer qu'à chaque enlacement le lacet de droite revient à la place de celui de gauche; les fronces doivent être bien soigneusement arrêtées et festonnées au centre.

Lorsque les lacets sont cousus, il ne reste à faire que les jours et les barrettes cordonnées.

Les œillets du centre sont exécutés au feston ou bien achetés en douzaines tout préparés à l'avance.

3. Bande pour rideaux et portières. — Modèle du Sphinx. — Cette bande, très-originale d'aspect, peut se faire en galons de couleur ou galons écrus, et s'employer pour rideaux et portières à la campagne.

On trace le dessin sur moleskine, puis, prenant le galon qui est un peu gros, on le coud, en suivant les méandres du dessin; on fait ensuite les jours de l'intérieur en laine travailleuse ou en cordonnet de fil ou de soie de couleur. Les barrettes, qui doivent être un peu grosses, sont en fil ou soie de la couleur du galon.

4. Panneau brodé au passé. — Modèle du Sphinx. — Le modèle que nous reproduisons est sur satin couleur or, brodé en soie de Chine cerise, nuancé de la teinte la plus foncée à la plus claire; l'effet en est ravissant. On l'encadre de baguettes en bois de palissandre ou tout autre assorti à l'ameublement.

5 à 7. Trois carrés en filet, broderie de Cluny. — Ils peuvent rendre de grands services, qu'on les mêle à des carrés de toile Colbert unie ou à des bandes de même style, ou bien encore avec de la broderie anglaise.

Les carrés 5 et 7 ont des points d'esprit, points de toile, petites roues et

1. TOILETTE DE GRANDE RÉCEPTION OU DE GRAND DINER.

2. ENTRE-DEUX AU LACET RUSSE OU LACET-CANEVAS.

points lancés. Dans le dessin 6, les trèfles et les branches, sur le milieu des feuilles, se font au point de relief.

8. Parure de matin tout en toile, illustrée sur le corps même du col d'une légère broderie au plumetis et encadrée d'une bande plissée et festonnée. La manchette assortie est à parements renversés.

9. Parure pour demi-toilette. — Col en toile de Courtray; la bordure se compose d'entre-deux au point turc, ou de broderie à jour, alternés avec des entre-deux de toile. — Modèle de Mme Day Fallette.

10. Parure pour demi-toilette. — Col à demi montant et rabattu, festonné à dents aiguës; le nœud de cravate, tout en mousseline, est également entouré d'un feston. — Modèle de Mme Day-Fallette.

11. Toilette en faille noire. — Jupon uni avec un seul volant dans le bas, dont les plis sont marqués deux fois. Tunique-tablier drapée par des fronces très en arrière. Corsage à pointes devant, avec postillon plat par derrière, orné d'un plissé. Manches à coude avec petits volants plissés dans le bas. Garniture plissée autour du cou. — Modèle de Mme Elise, 64, rue Richelieu.

12. Toilette de faille noire et cachemire de l'Inde gris fer. — Le jupon est orné de cinq volants grandissant un peu derrière pour former leur demi-traîne. La tunique est en cachemire. Elle est taillée carrée et drapée très-plat derrière et maintenue par des nœuds de faille, ainsi que l'indique la gravure; un biais de faille encadre cette tunique, qui est ornée au-dessous du biais d'un effilé à gland dont la tête simule un bord de plumes. Corsage à basques rondes devant et derrière; plastron de faille noire. Manches de faille. — Modèle de Mme Élise.

13. Fichu-coiffure en blonde blanche se posant sur les cheveux et se croisant sur la poitrine. Un nœud rose fixe le fichu sur la tête et près de l'épaule. — Ce charmant modèle a été créé par Mme Day-Fallette, 15, boulevard de la Madeleine.

14-15. Costume de voyage en tissus anglais rayé en diagonale. Le jupon se termine dans le bas par un haut plissé coupé par deux bandes de faille unie ou de tissu de laine unie d'une teinte plus foncée. Ces bandes sont posées à plat sur l'étoffe avant d'être plissée. Tablier-tunique, avec une simple piqûre au bord, dont l'un des pans, derrière, est carré, l'autre pointu; ces pans se croisent et sont fixés au moyen de quelques points. Gilet montant, en faille ou tissu de laine uni semblable aux bandes du volant, avec pochettes en étoffe semblable au costume. Sur ce gilet s'ouvre une jaquette-paletot fixée au corps par deux petites pattes posées dans le haut. Trois pattes en étoffe unie et garnies de boutons, ornent les trois coutures du dos. — Modèle de Mme Blanche Duclos, 1, rue Laffitte. — (Voir les patrons sur notre dernier supplément.) — E. BOUGY.

4. PANNEAU BRODÉ AU PASSÉ.

5. CARRÉ EN FILET, BRODERIE DE CLUNY.

PLANCHE COLORIÉE DE CHAPEAUX

1. *Chapeau de paille noire* à bord relevé devant avec galon de jais bordant à cheval. Comme garniture, des écharpes de soie blanche en ruban Renaissance. Sur le chapeau, et en dessous, des boutons de roses avec feuilles ornent le bandeau; une rose avec feuilles s'épanouit sur le côté gauche.

2. *Chapeau de paille noire* bordé de galon de jais à dents. Sur le fond du chapeau, trois plumes roses, dont le pied est pris sous un nœud de velours

6. CARRÉ EN FILET, BRODERIE DE CLUNY.

et dont les têtes reviennent par devant. Une rose est posée derrière et retombe sur les cheveux.

3. *Chapeau de paille grise* tout rond et à calotte ronde. Autour de cette calotte, couronne de feuillage de soie gris. Sur le côté gauche, nœud de velours et ailes grises. Bandeau de velours noir avec coques roses.

4. *Chapeau de tulle noir brodé* avec blonde noire qui coquille tout autour. En dessous du bord relevé, ruban damassé blanc formant un fouillis, duquel ressort une touffe de boutons de roses thé. Rose thé posée derrière.

5. *Chapeau de paille blanche* avec fond et torsade marron. Trois plumes naturelles retombent en cascade l'une sur l'autre, par derrière, du côté gauche. En dessous, guirlande de coquelicots et de marguerites.

7. CARRÉ EN FILET, BRODERIE DE CLUNY.

3. BANDE POUR RIDEAUX ET PORTIÈRES.

8. PARURE DE MATIN.

Ces modèles de chapeaux nous ont été donnés par Mme Fontaine, 16, rue Louis-le-Grand.

COURRIER DE LA MODE

On annonce pendant les quelques semaines qui nous séparent des départs pour la campagne un grand nombre de bals et de réceptions. On prépare donc des toilettes de bal, et presque toutes se composent de dessous de soie avec voile de tulle retenu par des traînes énormes et immenses de fleurs de toutes sortes. Du reste, les fleurs jouissent en ce moment d'une faveur extraordinaire; on en met partout, et les chapeaux particulièrement sont littéralement ensevelis sous les fleurs. Je ne nie point que ce soit joli et gracieux; néanmoins, comme je n'aime l'exagération à rien, je trouve qu'il y a beaucoup de guirlandes et surtout des guirlandes trop épaisses, trop lourdes sur la tête des femmes en ce moment. Du reste, il en est toujours ainsi au commencement

10. PARURE DE DEMI-TOILETTE.

9. PARURE DE DEMI-TOILETTE.

d'une saison. Les modes *s'essayent* aux premiers jours de soleil, et les femmes pressées, celles qui ont hâte d'arborer les *nouveautés*, servent de montre, à peu près comme les dames de carton qui étalent leurs grâces roides dans les vitrines des magasins. Puis, quand elles ont bien exhibé, aux yeux de celles qui attendent et observent, le joli et le laid de leur toilette, les *autres* copient ce qui est bien et n'ont garde d'imiter ce qui est mal. La mode vraie se dessine pour les femmes élégantes et comme il faut, et elles jugent alors de quelle façon elles doivent s'habiller pour la saison qui commence. Mais, me dira-t-on, il faut bien

11. TOILETTE EN FAILLE NOIRE.

12. TOILETTE EN FAILLE NOIRE.

ILETTE.

aux premiers jours de
qui ont hâte d'arborer
peu près comme les
grâces roides dans les
elles ont bien exhibé,
observent, le joli et le
lient ce qui est bien et
mode vraie se dessine
il faut, et elles jugent
s'habiller pour la sai-
ra-t-on, il faut bien

diffé-
emme
mies-
fort
lées;
es, et
ouve
sans
jours
n.
ose là
ereux
serait
s qui
néral,
et le
ur la
soie
ra're;
l, jus-
ist de
gar-
diffé-
en-
l'ad-
elles
que
outes
gue;
tistes,
avec
char-
très-

je le
ls, si
rtout
euse-
s plis
ssent-

1875 N° 171

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Chapeaux de Mlle Fontaine, 16, r. Louis le Grand, 16.

Parfums et savons de la Parfumerie Ninon, 31, r. du 4 Septembre.

quand les vê
chauds, les r
plus frais. Sa
jours un cost
sensible comm
qui permette
rement que t
gracieuse, pe
bon ton.

Je ne sais s
exemples. Si
faire, le choi
neutres. Faire
sée d'un jupo
foulard à carr
dominant ; u
quelicots et b
tume avec ju
que en même
bleus, bleu n
tures du jupo
lants bordés
carreaux en
en foulard, l
marine, un c
et ailes bleu
ter les gran
vives, et rés
moment où l
de dessins e
leurs, de plu
de villégiatu
menade.

Du reste,
nuances et
Jamais, je
laissé à la fa
nel, et je n
lement deux
Cette latitude

quand les vêtements d'hiver sont usés ou trop chauds, les remplacer par d'autres plus neufs et plus frais. Sans doute, mais je conseillerai toujours un costume de *transition*, sans modification sensible comme forme, sans garniture *trompeuse* qui permette d'attendre le jour où l'on sait sûrement que telle innovation, à la fois originale et gracieuse, peut être adoptée par les femmes de bon ton.

Je ne sais si je suis bien comprise; prenons des exemples. Si on a un costume de printemps à faire, le choisir de préférence de teintes un peu neutres. Faire, par exemple, une toilette composée d'un jupon de faille marron avec tunique en foulard à carreaux marron et blanc, mais le marron dominant; un chapeau de paille marron avec coquelicots et boutons d'or. Ou bien encore un costume avec jupon de taffetas bleu marine et tunique en même foulard souple, à carreaux de deux bleus, bleu marine et bleu plus clair. Les garnitures du jupon se composent de plissés ou de volants bordés et doublés à la tête de foulard à carreaux en biais. La tunique et le corsage sont en foulard, les manches en faille. Avec le bleu marine, un chapeau de paille avec feuillage gris et ailes bleu changeant. Attendons, pour adopter les grands écossais en foulard aux nuances vives, et réservons ce genre de toilette pour le moment où la mode aura décidé. Ces dispositions de dessins et de nuances feront toujours, d'ailleurs, de plus jolies toilettes de villes d'eau ou de villégiature élégantes, que de rue ou de promenade.

Du reste, la quantité d'étoffes, de tissus de nuances et de dessins nouveaux est incalculable. Jamais, je crois, un plus vaste champ n'a été laissé à la fantaisie individuelle, au goût personnel, et je ne crois pas qu'on puisse voir actuellement deux femmes habillées de même façon. Cette latitude donnée à l'imagination, étant donné que le costume fait de teintes et d'étoffes différentes, le jupon comme ceci, la tunique comme cela, permet de réaliser de notables économies. En effet, avec un peu de goût, on arrive fort bien à utiliser une foule de choses démodées: les jupes trop courtes deviennent tuniques, et comme les tuniques se font sans pouf, on trouve encore de quoi faire un corsage cuirasse sans manches, les manches se faisant presque toujours actuellement de la même étoffe que le jupon.

Cependant, qu'on y prenne garde! je pose là des principes qui pourraient être dangereux dans certaines circonstances, car rien ne serait plus atroce que d'associer ainsi des nuances qui se heurtent et des étoffes disparates. En général, et même toujours, il faut faire les manches et le jupon unis, et garder l'étoffe à dessin pour la tunique et le corsage. On fait le jupon en soie et la tunique en laine, mais jamais le contraire; toutes les teintes de marron se dégradant, jusqu'à l'écru, peuvent aller ensemble; il en est de même du bleu, du vert, du violet; mais gardez-vous d'associer deux teintes absolument différentes, à part quelques exceptions, et encore! Le blanc et le noir *seuls* admettent l'adjonction des teintes vives ou pâles, quelles qu'elles soient; mais encore faut-il toujours que le bon goût préside à cet arrangement. Toutes les étoffes à raies sont encore très en vogue; les toiles, par exemple, les oxford, les batistes, se feront autant, si ce n'est plus encore, avec raies qu'avec carreaux: on fera ainsi de charmants costumes de campagne très-solides, très-frais, très-élégants.

Pour toilettes habillées le foulard sera, je le crois, préféré à tout autre tissu. C'est si frais, si léger, si élégant! Les foulards nouveaux surtout souples et sans apprêt se prêtent merveilleusement à la mode actuelle. Ils forment des plis moelleux et se drapent très-bien, aussi paraissent-

13. FICHU-COIFFURE.

14. COSTUME DE VOYAGE (DEVANT).

15. COSTUME DE VOYAGE (DOS).

les créés tout exprès pour les tuniques-tabliers qui font partie de presque tous les costumes. Je rappelle à mes lectrices que la maison de l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, possède la plus complète collection de ces foulards et qu'elle envoie *franco* ses albums d'échantillons à toutes les personnes qui en font la demande directement. Comme étoffe de laine, je ne puis m'empêcher de recommander le véritable cachemire de l'Inde de la même maison; je réponds ici à plusieurs de mes lectrices qui m'ont adressé des questions à ce sujet. Le cachemire de l'Inde en nuances claires est l'étoffe la meilleure et la plus élégante pour costumes d'excursions, de voyage, de bains de mer et de campagne. En blanc, en rose, en bleu ciel, en gris perle, c'est charmant sur un jupon de faille de même teinte ou de taffetas noir brillant. Il faut toujours exiger la *lisière* chinée à jour, qui est la marque déposée par la maison de l'*Union des Indes* du véritable cachemire de l'Inde.

Je signale à mes lectrices une modification apportée aux jupes articulées par M. Guelle, l'inventeur de ces jupes. Celles de mes lectrices qui m'ont déjà remerciée de les leur avoir fait connaître, apprendront avec plaisir que cet accessoire obligé de toute toilette du soir et de la robe à traîne vient d'être simplifié et assoupli encore, de façon à être absolument invisible, même sous la robe la plus légère.

M. Guelle vient aussi de créer une tournure nouvelle extrêmement *étroite* qui est destinée à accompagner les costumes de rue. Rien n'est laid comme de deviner la présence de la tournure; pour éviter cela, il faut au fabricant plus d'ingéniosité qu'on ne pense. Je crois que M. Guelle a parfaitement réussi. Adresser toutes les demandes, 39, boulevard Saint-Martin.

MARIE DE SAVERNY.

La nouvelle édition de Louis Veuillot, **Jésus-Christ** *attendu, vivant, connu dans le monde*, vient de paraître chez Firmin-Didot, rue Jacob, 56, à Paris. L'illustration est un abrégé de l'Histoire de l'Art depuis les Catacombes jusqu'à nos jours. Un volume in-4°. Broché : 25 fr. — Relié : 33 fr.

IL NE FAUT PAS COURIR DEUX LIÈVRES A LA FOIS

(Suite)

M. de Terville le suivit, et ils purent arriver dans la cour de l'hôtel assez à temps pour voir les voyageuses descendre de voiture. Elles n'avaient avec elles aucun domestique.

Eugène s'était respectueusement avancé; il avait offert sa main à la plus âgée, qui le remercia par un charmant sourire.

Pour cette cérémonie, il paraissait si bien en fonctions, que lorsqu'il se retira, les domestiques de l'hôtel le saluèrent. A partir de ce moment, il fut impossible à M. de Terville de faire démarrer son compagnon de voyage de l'hôtel de la *Tête-Noire*. Eugène s'établit opiniâtrément dans le petit salon du rez-de-chaussée, sachant, par expérience, que, dans ce salon, se tiennent les personnes de distinction au moment des repas.

Les étrangères, en effet, entrèrent dans cet appartement quelques instants avant leur dîner.

Le capitaine était sorti de l'hôtel avec les chiens d'Eugène.

La jeune fille regardait curieusement le juge suppléant, qui restait là, planté comme un dieu Terme, depuis la fin de ses salutations; elle dit quelques mots à sa mère, qui interpella le juge.

— Vous êtes de ce pays, monsieur? lui demanda-t-elle.

— Pas précisément, répondit-il.

— Pardon, je croyais...

La conversation entamée paraissait devoir en rester là; ce n'était pas l'affaire du juge suppléant.

— Si c'est pour avoir des renseignements sur ce pays, reprit-il, je puis vous les donner très-précis. Je suis de Tours, j'ai été élevé à Vendôme, je n'ai quitté ces contrées que pour aller faire mon droit à Paris, et comme, mon droit fini, mon stage fait, j'ai été nommé magistrat à Montargis, Blois est encore sur ma route pour me rendre, chaque année, dans ma famille, qui occupe une certaine position dans ce pays...

— C'est précisément pour des renseignements que je vous interrogeais, répliqua l'étrangère, qui, après avoir échangé un regard avec sa fille, interrompit Eugène dans l'exposé qu'il faisait de sa position.

— Je suis entièrement à vos ordres, mesdames, répondit le suppléant.

— Ma fille et moi...

Eugène évita de regarder la jeune fille et porta ses regards dans tous les coins du salon, semblant y chercher quelque chose, quelqu'un.

— Vous avez votre enfant ici? dit-il; je ne l'ai point vue.

L'étrangère sourit.

— Mon enfant, la voilà, dit-elle.

— Je vous croyais les deux sœurs, fit Eugène en jouant la surprise. Si je me suis mépris, madame, prenez-vous-en à votre visage.

L'étrangère s'inclina. Un nouveau sourire éclaira ses traits, y laissant paraître une ironie adoucie de bienveillance.

— Je vous disais donc, reprit-elle, que des renseignements nous étaient nécessaires; ma fille et moi désirons connaître les environs de Blois qu'on dit fort beaux.

— Et fort curieux, dit Eugène. Chaque partie de ce pays est une page de notre histoire.

— Soyez donc assez bon, repartit la jeune fille, pour nous indiquer les pays les plus saisissants.

— Chambord, dit le juge suppléant.

— Y a-t-il loin?

— Quatre lieues à peu près.

— Et nous pourrons y aller avec notre voiture?...

— Je ne vous le conseille pas, interrompit le jeune homme; les chemins sont caboteux; vous trouverez, ici même, à l'hôtel, des voitures plus confortables pour cette excursion. Je vais moi-même demain à Chambord, et, si vous le permettez, en arrêtant une voiture pour moi, j'en arrêterai une pour vous.

— Mais vous êtes vraiment trop bon, répliqua l'étrangère.

— Pas du tout, madame; je me permets de vous faire cette proposition, parce qu'en voyage l'on se doit mutuellement aider, on doit surtout épargner à des femmes seules ces menus détails toujours ennuyeux pour elles. Si ma femme voyage un jour dans ces conditions, je serai heureux...

— Vous êtes marié, monsieur? interrompit assez vivement l'étrangère.

— Hélas! non, madame, répondit Eugène, qui tressaillit de tout son corps, car c'était la première fois qu'une mère, ayant une fille à marier, l'interrogeait sur sa position.

La jeune fille parut le regarder avec plus d'intérêt, et le suppléant, qui remarqua l'expression de ce sentiment, poursuivit :

— Jusqu'à présent je suis seul, mais cet isolement peut cesser d'un jour à l'autre.

— Cependant, repartit la jeune fille, il nous avait semblé que vous étiez accompagné.

— L'isolement dont je parle, fit le juge avec intention, ne cesse point parce qu'un ami est avec moi.

— Alors, nous ne nous sommes pas trompées, vous aviez un ami?

— Oui, mademoiselle.

— Et cet ami vous a quitté? fit-elle avec quelque hésitation.

— Non pas, dit Eugène, il doit, au contraire, m'accompagner demain.

— Je vous faisais cette question, parce que ma mère et moi croyons avoir déjà rencontré quelque part ce jeune homme.

— Ce n'est guère probable, repartit Eugène, mon ami arrive d'Afrique où il était depuis longtemps.

— Ah! et son nom?

— Charles de Terville...

La mère et la fille échangèrent un regard si rapide qu'il échappa au juge suppléant.

— Nous nous sommes assurément trompées, répliqua l'étrangère, ce nom nous est inconnu.

— Tenez, le voici qui vient, dit Eugène avec entrain. Mon cher, ajouta-t-il maladroitement, pendant que les saluts s'échangeaient, ces dames me disaient tout à l'heure qu'elles croyaient vous avoir déjà vu.

Ces quelques mots parurent faire tomber de la glace sur les deux étrangères, qui ne répondirent pas.

— Avez-vous enfermé mes chiens? demanda Eugène à M. de Terville.

Un imperceptible sourire plissa les lèvres de la jeune fille.

Le capitaine saisit cependant ce sourire, qui mit sur ses traits, à lui, une expression de mécontentement.

L'étrangère s'en aperçut, elle regarda sa fille avec quelque sévérité, puis s'adressant à Eugène :

— Du moment que vous êtes assez obligeant, pour nous chercher une voiture, dit-elle, je serai sans inquiétude sur notre départ de demain. Je vous demanderai seulement à quelle heure devra avoir lieu ce départ..... réglé sur le temps qu'il faudra pour visiter Chambord.

— Ces dames, interrompit Eugène, vont, comme nous, demain à Chambord.

— A Chambord? fit M. de Terville étonné.

— N'aviez-vous pas l'intention de faire ce voyage? demanda l'étrangère finement.

L'œil du capitaine interrogea l'œil du suppléant.

— Pardon, madame, repartit l'officier, si mon ami vous a parlé de ce voyage, c'est que ce voyage était arrêté entre nous, seulement je l'aurai oublié.

— Et alors, pour quelle heure ce départ?

— Pour huit heures, si vous le voulez bien, se hâta de répondre le suppléant. Nous serons à dix heures à Chambord, à onze heures nous aurons déjeuné...

— Mais, fit observer l'étrangère avec une certaine froideur, un déjeuner n'entre en rien dans nos projets.

— Madame, interrompit M. de Terville visiblement contrarié, mon ami n'a jamais eu la prétention de croire que vous assisteriez à notre déjeuner. Seulement, au lieu de fixer lui même l'heure de votre repas, il eût dû vous dire que le nôtre n'aurait lieu que lorsque nous vous serions devenus inutiles.

— C'est on ne peut mieux se tirer d'une invitation quelque peu hasardée, répondit l'étrangère.

Le suppléant se mordit les lèvres. M. de Terville reprit :

— Je crois, du reste, que l'heure indiquée pour le départ est une heure gênante pour vous. Quoi que vous ait dit mon ami, je vous engage à partir un peu plus tard; vous laissant les meilleurs chevaux, vous pourrez rattraper l'heure d'avance que nous aurons sur vous.

— Alors, dit Eugène désappointé, ce ne sera plus une partie.

— Et qui vous parle d'une partie, monsieur? interrompit avec hauteur l'étrangère.

— Grâce pour mon ami, madame, répliqua l'officier, laissez-lui croire que si ce n'est pas une partie pour un déjeuner, — il appuya sur ce mot — c'est du moins un rendez-vous pris pour visiter une œuvre d'art.

— Eh bien! soit, dit Eugène pleinement satisfait; à demain donc à Chambord.

M. de Terville prit congé. Son salut cérémonieux et froid contrasta fort avec celui du suppléant, qui était empreint d'une intimité tout heureuse. Il faut le dire, si au moment des adieux les amis sont les moins bien partagés, Eugène devrait être déjà l'ami des étrangères, car elles firent à lui peu attention, tandis que l'officier fut pour elles l'objet d'une attention toute particulière.

— Mon cher, reprit Eugène dès qu'ils furent seuls, d'après ce qui vient de se passer, je conclus que, vous aidant, ma vie de garçon pourra bien ne pas tarder à finir.

— Expliquez-vous, interrompit Charles stupéfait; je ne comprends pas.

— L'affaire était déjà en bon train lorsque vous êtes venu, et vous avez fait accepter un rendez-vous par la mère avec une habileté qui vous honore. Nous étions nés pour nous entendre, mon cher; aussi suis-je heureux et parfaitement satisfait de vous avoir rencontré.

— Et vous pensez que ces dames influeront sur le reste de votre vie?

— Parbleu! à moins d'être aveugle.

Ne sachant quelle direction devaient prendre les étrangères, le capitaine se vit déjà en route pour Bourg en Bresse ou pour Quimper-Corentin. Dans sa détresse, il se souvint des quelques mots dits par Philibert touchant sa sœur; il, voulant essayer d'un réactif sur son compagnon de voyage :

— Tant pis! murmura-t-il comme se parlant à lui-même.

Mais touchant certaines choses, le suppléant avait l'oreille fine, et M. de Terville y comptait; sans cela, il eût parlé plus tort.

— Pourquoi tant pis? demanda Eugène, qui parut éveillé d'un rêve heureux qu'il faisait par une réalité délicieuse.

L'officier ne répondit point.

— Parlez, parlez sans crainte, dit avec fatuité le juge suppléant.

— Pourquoi parlerais-je, si vos projets sont définitivement arrêtés?

— Mais pas du tout, fit Eugène qui, levant une jambe pour se rapprocher du capitaine, sembla vouloir donner un coup de pied au célibat. Je ne suis point fiancé, que diable!... Parlerez-vous, maintenant? me suis-je assez nettement exprimé? ou faut-il que je m'explique davantage?

— C'est inutile, interrompit le capitaine qui venait de comprendre qu'avec un homme aussi entreprenant il s'était déjà trop avancé. Cette jeune fille est belle, elle paraît en tous points distinguée.

— Le fait est qu'elle est bien, repartit Eugène avec cette réserve que met quelqu'un à ne pas trop vanter ce qu'il croit lui appartenir. Mais elle n'est pas la seule qui soit bien... Et j'en connais une. . que vous connaissez aussi, mon cher.

M. de Terville se sentit débordé; il se résolut, pour se garer, de frapper un grand coup.

— A propos, dit-il, où sont vos chiens?

— Où sont mes chiens! répéta Eugène; qu'en avez-vous fait?

— Je n'en ai rien fait : ils vaguaient, je les ai laissés vaguer.

— Vous avez eu tort, mon cher; Sylvestre est ennemi de la sobriété; il peut commettre quelques dégâts ..

— Quelques dégâts?

— Eh oui! la dernière fois que je suis passé ici, il a mis en émoi toute la cuisine pour une misérable tête de veau qu'il avait prise pendant qu'elle trempait dans l'eau.

— Eh bien, répliqua Charles, l'eau est un peu son élément, ce me semble?

— Oui, dit Eugène; mais la tête de veau n'est pas son aliment, et il me serait pénible de le voir recommencer.

Au moment où ils arrivaient dans la cour, Sylvestre la traversait, se dirigeant vers les écuries, escorté par un bataillon de marmitons. Sylvestre, la queue basse, mais l'œil résolu, emportait une gigue de chevreuil, marinée, piquée, parée, prête à être mise à la broche.

— Sylvestre! cria Eugène.

Le chien lâcha sa proie au milieu d'un rire général; comme M. de Terville avait entendu un éclat de rire argentin partant de l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, il se tourna instinctivement.

Les deux étrangères, attirées par les cris, s'étaient levées de table et avaient assisté à cette scène. Le visage de la jeune fille avait retrouvé la même expression sardonique qui, déjà, à propos des chiens d'Eugène, avait choqué le jeune officier. Charles sentit naître pour la jeune fille une vive antipathie.

MADELEINE DE SENNEPINS.

(La suite au prochain numéro.)

LA ROSE D'ANTIBES

(Suite)

M. Leroux regarda son fils avec étonnement.

— J'ai pu surtout m'apercevoir de ceci, dit-il, c'est que tu as en Paul Moreau un ami dévoué, un ami qui épouse chaudement ta cause, et je ne trouve pas très-bien que tu attaques avec une pareille acrimonie un ami qui te sert ainsi.

— Je n'avoue pour amis que ceux qui me servent par des moyens honnêtes, dit vivement Edmond.

— Vous êtes un puritain, nous le savons de reste, répondit M. Leroux avec un peu d'aigreur. Cependant, faites-moi l'honneur de croire, monsieur l'homme à principes, que sur ce point votre père est d'accord avec vous.

— Je n'en ai jamais douté, mon cher père, et c'est pourquoi je vous prie de vouloir bien attendre avant de vous prononcer d'une façon définitive sur les agissements de M. Paul Moreau.

— C'est bien, dit M. Leroux en accompagnant ces mots d'un geste qui signifiait : n'insistons pas.

— Au reste, ajouta-t-il en montrant à son fils le valet de chambre du docteur Cochard qui traversait la salle à manger, nous allons sans doute être fixés, car voici un messager que Cochard nous envoie.

M. Leroux alla à Joseph et lui dit tout d'abord :

— Se passe-t-il donc quelque chose d'extraordinaire chez M. Cochard, que vous voilà ici, Joseph?

— Oui, monsieur, répondit le domestique, il est arrivé chez nous un bien triste événement. Mademoiselle est tombée en pâmoison dans la matinée, et, à l'heure qu'il est, je ne crois pas que la chère jeune dame soit encore revenue à elle.

— Que lui est-il donc arrivé?

— Je ne saurais trop vous dire, monsieur. Vous pensez bien que ni monsieur ni mademoiselle ne nous content leurs affaires. Tout ce que nous savons, c'est que lorsque notre demoiselle s'est trouvée mal, ce gros monsieur, qu'on dit le neveu de M. le docteur, était seul avec elle.

— M. Paul Moreau?

— Lui-même.

Le père et le fils échangèrent un regard.

— Et, s'il faut vous dire toute notre pensée, monsieur, ajouta Joseph, nous croyons nous autres que c'est un porte-malheur que ce M. Paul Moreau, et que M. le docteur ferait bien de le congédier.

— C'est bien, Joseph, dit M. Leroux, mon fils et moi, nous irons tantôt prendre des nouvelles de Mlle Cochard.

— Pardon, monsieur, répliqua le domestique, mais je venais précisément vous dire de la part de monsieur que, jusqu'au moment où sa fille se trouverait tout à fait bien, monsieur fermait sa porte à tout le monde, sans en excepter personne, même vous, monsieur Leroux. Mon maître aura l'honneur de vous envoyer des nouvelles tous les jours.

Il n'y avait rien à répliquer. M. Leroux dut donc se résigner. Il se contenta de congédier le valet de chambre du docteur et revint près de son fils. Là, tout en arpentant à grands pas le petit jardin inculte, il débita une longue philippique contre les faux amis, les cœurs durs comme Cochard auxquels des gens candides tels que lui, Leroux, avaient la faiblesse de s'attacher par les liens de l'amitié. La harangue se termina par ce mémorable apophthegme en guise de péroraison :

— Quand je pense, s'écriait M. Leroux, que j'ai passé ma vie entière à me dévouer à cet homme-là!

Edmond, pendant ce temps, n'écoutait guère. Il se contentait de regarder d'un œil mélancolique le soleil qui montait à l'horizon et descendait peu à peu au fond du préau où son père lui tenait ce discours bizarre, qui eût sans doute prêté à rire à tout autre qu'à un fils.

Pendant six jours M. Leroux piétina sur place, sans recevoir de Cochard d'autre nouvelle que celle-ci apportée invariablement chaque matin par Joseph :

« Mademoiselle va bien doucement, mais son état de faiblesse ne permet pas encore à M. le docteur de recevoir qui que ce soit. »

Edmond attendait stoïquement la fin de son congé, pour aller reprendre à Paris son collier de misère. Son collier de misère! Oui, c'était bien là sa pensée telle qu'elle s'était formulée à lui le premier jour, mais depuis lors elle s'était modifiée. Le séjour de la maison paternelle lui devenait chaque jour plus difficile, presque insupportable. Les amertumes non justifiées, les rancunes injustes, les haines sans raison du secrétaire de la mairie d'Antibes, et la façon par trop crue avec laquelle il les exprimait avait plus d'une fois blessé les délicatesses d'Edmond et révolté son honnêteté native. Toute cette bile extravasée semblait malsaine au jeune homme. Dans l'accomplissement de ses devoirs professionnels, il avait été forcément le confident de tant de drames intimes qu'il se connaissait en misères immérités. Il se demandait donc dans sa loyauté quels étaient les griefs sérieux de ce petit bourgeois de province que la société contre laquelle il fulminait, avait toute sa vie nourri lui et les siens en échange d'un labeur insignifiant. Le brave garçon repoussait de son mieux tous les assauts que sa droite raison livrait à son cœur pour attaquer son père, et, dans la crainte de devenir mauvais fils, il attendait maintenant avec impatience la fin de son congé, afin de retrouver à Paris son étude de la rue Sainte-Anne, cette dure nourricière qui avait fait de lui un homme dans la plus noble acception du mot.

Edmond était plus que jamais entré dans ce courant d'idées, quand au bout de la première semaine qu'il avait passée à Antibes, il reçut la lettre suivante que lui écrivait son patron :

Mon cher Edmond,

« Voici une singulière aventure qui vient de m'arriver : Ce matin je reçois la visite d'un vieil original que, dès les premiers mots, j'aurais congédié, s'il n'avait pas été accompagné d'un notaire de Paris, auquel nous avons habitude d'accorder toute notre confiance, Me Jules Pournin.

« — Monsieur, me dit ce singulier personnage, votre étude est à vendre et je viens vous l'acheter.

« — Mais qui a pu vous donner à penser ..

« Il ne me donne pas le temps d'en dire davantage.

« — Vous avez, reprit-il, proposé à votre premier clerc, M. Edmond Leroux, de lui céder votre charge moyennant deux cent mille francs comptants. Je viens vous en offrir pareille somme. Réfléchissez. Si vous repoussez ma proposition, avant deux jours le bruit se répandra dans Paris que vous êtes forcé de vendre et votre charge sera dépréciée. Il faut donc que nous en fin'ssions sur l'heure. Me Pournin que voici a reçu en consignation la somme convenue. C'est avec lui que vous devrez traiter.

« Je voulus résister, mais ce bizarre personnage insista tant, les arguments qu'il employait étaient tellement irrésistibles, et la présence du notaire qui accompagnait le vieillard prêtait tant de force à tout ce qu'il me disait, que je dus céder. Je voulus seulement stipuler en faveur de mon premier clerc, M. Edmond Leroux, une position exceptionnelle. Cette clause sembla réjouir beaucoup mon singulier acheteur, qui fut pris d'un fou rire.

« — Oh! à cet égard, tout ce que vous voudrez, me dit-il. Je double les appointements de M. Edmond Leroux, je m'y engage ici devant Me Pournin.

— Ce fut dans ces conditions, mon cher Edmond, que je donnai ma parole. Que pouvais-je faire? Mon étude est donc vendue, et, ce qui n'est pas le moins bizarre dans cette étrange aventure, c'est que je ne connais pas même le nom de mon successeur, que Me Pournin doit m'apprendre seulement en signant l'acte de vente.

« Revenez donc bien vite, mon cher Edmond. Votre présence ici est indispensable. En attendant, croyez aux regrets les plus sincères d'un homme qui a toujours eu pour vous autant d'affection que d'estime et qui, n'étant plus votre patron, veut demeurer votre ami.

« ADOLPHE ROLLAND. »

Cette lettre, qui ruinait d'une façon définitive toutes les espérances d'Edmond, ne lui causa cependant qu'une médiocre émotion. Pour lui, depuis plusieurs jours déjà, le sacrifice était consommé. Il était donc en train de faire assez gaiement sa valise, lorsque Joseph, le valet de chambre du docteur Cochard, entra plus solennel que jamais.

— Ah! ah! il y a donc du nouveau aujourd'hui? Joseph, lui demanda le jeune homme.

— Oui, monsieur, répondit le bonhomme. Mademoiselle est tout à fait remise, et M. le docteur espère que M. votre père et vous, vous voudrez bien lui faire l'honneur de passer la soirée chez lui aujourd'hui. M. le docteur a une communication importante à faire à ces messieurs.

Sans s'arrêter à se demander quelle pouvait être cette communication, Edmond promit que son père et lui seraient au rendez-vous.

XX

Sept heures sonnaient à l'église paroissiale d'Antibes, quand Joseph introduisit MM. Leroux père et fils dans le salon de Jean-Baptiste Cochard.

Edmond n'avait rien perdu de son calme, mais la curiosité de son père était fiévreuse. Pendant tout le temps qu'il demeura avec son fils, il allait et venait à travers le salon du docteur, en donnant tous les signes d'une impatience qu'il était incapable de déguiser plus longtemps.

Enfin, la porte du salon qui donnait sur la salle à manger s'ouvrit et le docteur Cochard parut, donnant le bras à la Rose d'Antibes. Derrière eux marchait notre ami Marius.

— Mon cher Leroux, dit le docteur en prenant la main du secrétaire de la mairie, vous êtes à Antibes mon plus ancien ami, il est donc bien juste que vous soyez le premier à qui j'annonce la grande nouvelle. Je marie ma fille.

M. Leroux fit un haut-le-corps en apercevant Marius, dont la présence en un pareil moment dans la maison du docteur démentait d'une façon péremptoire le fameux entrefilet du petit journal de Nice, article qui, du reste, avait été, dans les meilleurs termes du monde, spontanément démenti le lendemain par son rédacteur.

— Oui, mes amis, continua le docteur, je marie ma fille, et voici l'époux que je lui ai choisi.

Le docteur, en disant ces mots, était allé chercher au bout du salon Marius, qui s'avança en ayant l'air de marcher sur des nuages.

Quant à Edmond, sans se donner le temps de réfléchir, il vint vivement à Marius en lui prenant la main, qu'il serra cordialement :

— Monsieur Marius, lui dit-il, je suis heureux, d'être le premier à vous féliciter. Recevez mes plus sincères compliments.

Marius avait le cœur trop plein pour pouvoir parler; il se contenta de saluer. Mais le docteur, touché de cet élan plein d'autant de bonne grâce que de franchise, posa, par un mouvement paternel, sa main sur l'épaule d'Edmond.

— Toi, lui dit-il, tu es un brave garçon, un homme comme je les aime. Aussi, crois bien que je ne t'ai pas oublié. J'achète pour toi l'étude de ton patron : entends-tu cela, MAITRE Edmond Leroux?

— Je vous su's, plus que je ne saurais le dire, reconnaissant de la bonne intention, docteur, dit Edmond, mais nous arrivons un peu tard. Ce matin, j'ai reçu une lettre de mon patron qui m'annonce que son étude est vendue.

— Diable! dit Cochard après un instant de réflexion voilà qui est fâcheux. Mais, après tout, il n'y a pas à Paris que l'étude de Me Rolland, et tu sais désormais qu'il y a dans une caisse deux cent mille francs qui sont à ta disposition.

— Eh bien, j'accepte, docteur, dit Edmond en prenant la main que Jean-Baptiste Cochard lui tendait. A vous dire vrai, j'avais assez gaillardement pris mon parti du désagrément de vieillir sous le harnais d'un maître-clerc.

— Ah!

— Mais c'est égal, ajouta-t-il en souriant, je ne serai pas fâché de m'entendre appeler, comme vous le faisiez tout à l'heure : maître Leroux.

Et, se tournant vers le secrétaire de la mairie :

— Eh bien, père, que dites-vous de cela?

Le secrétaire de la mairie d'Antibes poussa un soupir et ne put retenir cette parole encore plus injuste qu'elle n'était amère :

— Les riches sont bien heureux!

Edmond se sentit rougir, et, instinctivement, fit un pas pour se séparer de son père. Cochard jeta un regard de compassion à l'orgueilleux vieillard et demeura un instant silencieux et dit :

— Notre fête serait complète si notre vieux Ricard était au milieu de nous.

— Qui parle de Ricard? dit une voix grêle.

Et le petit vieillard, exécutant le mouvement oscillatoire qui rendait sa démarche si comique, entra tout en s'épongeant le front.

— C'est ce bon M. Ricard! dirent ensemble Marius et la Rose d'Antibes.

— Nous direz-vous d'où vous venez, cher ami? s'écria Cochard en allant à lui.

— D'où je viens? De Paris en droite ligne, répondit le petit vieux en soufflant comme un phoque.

— De Paris!

— Oui, de Paris, où m'appelaient mes affaires.

— Ses affaires! dit Leroux en soulignant le mot. Vieil égoïste! ajouta-t-il entre ses dents.

— Mais, cher ami, dit Cochard, quelle affaire si pressée vous appelait à Paris, pour vous imposer, à votre âge, une pareille fatigue?

— Eh! eh! eh! la fantaisie m'a pris d'aller acheter à ce garçon-là l'étude de son patron, dit Ricard en montrant Edmond.

— Quoi! monsieur Ricard, s'écria Edmond, cet acquéreur mystérieux dont me parle mon patron dans sa lettre de ce matin, c'était vous!

— Oui, oui... c'était... c'était... moi, balbutia Ricard. Quand j'aime... les gens, c'est comme cela. Eh! eh! eh! la terre a encore... de la *sève!*...

Et la fatigue aidant, le papa Ricard riait et pleurait tout ensemble.

Chacun regardait d'un œil attendri cet homme simple qui venait de passer huit jours sur les grandes routes pour procurer une douce surprise au fils de son ami. Il n'était pas grotesque en ce moment, le vieux Ricard!

Cochard alla à M. Leroux, et lui secouant la main :

— Eh bien? lui demanda-t-il d'une voix étranglée par l'émotion.

— C'est un fier original, ce Ricard, dit le secrétaire de la mairie.

Le docteur Cochard laissa retomber la main qu'il tenait, et murmura ce seul mot :

— Incorrigible!

Tout entier à la joie qu'éprouvent les bonnes natures en accomplissant une bonne action, le papa Ricard n'avait rien entendu. Quant à Marius et à la Rose d'Antibes, ils échangèrent un regard : les amoureux ont un langage à eux; ils n'ont besoin ni de la voix ni d'aucune langue humaine pour se comprendre.

(*A suivre*). ÉDOUARD DIDIER.

LES MENUS DE LA SAISON

Avril.

MENU D'UN DINER DE 10 A 12 PERSONNES

Potage à la purée de volaille.
Petits pâtés au jus.
Alose grillée ou saumon sauce genevoise.
Selle de mouton panée à l'anglaise.
Salmis de canards sauvages aux truffes.
Jambon rôti.
Epinards au jus.
Fondue au fromage.
Croûtes aux ananas.

L'alose, qui maintenant est bonne, est un poisson de mer dans le genre du saumon, dont il a les habitudes, mais moins long, plus plat et de tout autre couleur. L'alose est couverte d'écailles, grandes, minces et faciles à détacher; sa tête est comprimée vers le haut du cou, son museau est pointu, son dos est d'un blanc jaunâtre, son ventre et ses côtes sont argentés.

L'alose quitte la mer pour entrer dans les rivières au commencement du printemps. Au sortir de la mer, elle est maigre, sèche et d'un mauvais goût; mais, après avoir séjourné quelque temps en eau douce, elle devient grasse, charnue et d'une saveur agréable.

Quand l'alose n'est plus fraîche, son goût est âcre.

On apprête l'alose de bien des manières : *Au court-bouillon, à l'étuvée, rôtie, grillée et servie sur une purée d'oseille, à la hollandaise*, et aussi *à la marinière*. Je vais indiquer cette dernière préparation, d'origine bretonne, qui est la moins connue.

Alose à la marinière. — Couper en tronçons des aloses de moyenne grosseur et les mettre à cuire dans un court-bouillon, auquel seront ajoutés quelques petits oignons et un morceau de beurre manié d'un peu de farine. Quand le poisson est cuit le retirer; passer la cuisson, la faire réduire, y jeter quelques sardines fraîches si on en a, et, après deux minutes d'ébullition, retirer les sardines, les disposer sur le plat et masquer le tout avec la sauce.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Bien souvent on nous demande des renseignements sur ce qu'il faut employer pour les soins de notre toilette. La base principale d'un nécessaire bien établi, c'est le savon. De tous les savons connus, c'est le suc de laitue de Ed. Pinaud qu'il faut faire figurer en première ligne. Sa finesse est telle qu'on peut l'employer sans crainte pour le visage. La maison Pinaud, 36, boulevard des Italiens, vient de prendre brevet pour sa série complète de produits à l'Ixora Bréonie, eau de toilette, essence pour mouchoir, savon à l'Ixora Bréonie, poudre de riz au même parfum, l'un aussi délicat et aussi suave que l'autre. La crème neige est le cold-cream le plus adoucissant et le plus onctueux il est, avec le suc de laitue de Pinaud, un des fleurons de la grande réputation de cette maison de premier ordre.

Au renouvellement de la saison, nous croyons être utiles à nos abonnées en leur rappelant que Mme de Milly, 21, boulevard des Batignolles, se charge de faire pour elles, à Paris, tous les achats dont elles peuvent avoir besoin. Les dessins d'ouvrages et d'ameublement de Mme de Milly qui paraissent dans le journal peuvent donner à nos abonnées une idée de son goût. On peut s'adresser à elle en toute sécurité pour tous les achats de corbeilles et de trousseaux.

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin particulier, sont exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — *Entrepôt général*, 132, *rue de Rivoli*.

Pour achats de *Mouchoirs de batiste et de Toiles et Batistes pour costumes*, s'adresser à la maison Fénelon-Capliez, de Cambrai.

Fureur du jour : *Soupir et Baiser*, mélodie, *Cœur d'artichaut! Peau de satin*, polkas, *Fraises au champagne*, pour chant.

PETITE CORRESPONDANCE

C. de G. — Les témoignages de votre sympathie me sont très-précieux, et vous les revêtez d'une forme bien gracieuse. Merci, et croyez-moi votre toute dévouée. Certains modèles de l'année dernière, surtout dans les combinaisons d'étoffe que vous indiquez, seront parfaitement de mise cette année. On peu modifier un peu; draper, par exemple, la tunique sans pouf. J'aime mieux le *soir* uni avec la grenadine. Utilisez, pour finir votre costume de grenadine, une vieille robe noire de l'hiver. Quant au petit inconvénient en question, je ne sais de véritablement efficace et *inoffensif* qu'un seul moyen, la pince d'acier. Attendez ma lettre personnelle ces jours-ci.

Mme S. J. — Je craindrais de vous faire attendre trop longtemps une réponse particulière et je prends, provisoirement, la voie du journal. Il faudrait savoir ce que vous avez d'étoffe à raies pour vous indiquer une façon. Je n'aime pas beaucoup le devant noir. Je préfère le jupon tout noir, le tablier et le corsage à raies, les manches noires. Garnissez l'autre robe en foulard, de velours marron ou noir, mais ne mêlez pas à un autre foulard; ces carreaux seront très-bien portés, je crois; lisez le Courrier de ce jour. Merci pour tant de confiance.

Baronne de L. — Nous donnerons ce dessin, mais il faut un peu de temps. Note prise aussi pour la chasuble.

Mlle N. M. — Oui, sans doute, vous réussirez bien votre peignoir avec un patron. Indiquez-moi ce que vous désirez, à moins que vous ne vous en rapportiez à moi; êtes-vous grande ou petite? La préparation dont vous parlez est, *dit-on*, très-bonne, mais je ne l'ai jamais expérimentée moi-même.

Marguerite. — J'ai remis votre commande à la personne que cela concerne. Vous devez trouver des modèles dans le journal. En général, les toilettes pour jeunes filles de cet âge sont *rigoureusement simples*.

Mme D.-F. de L. Z. — Ce sera long; si vous le désirez, je vous les ferai expédier directement, cela vous coûtera peu de chose.

Kabylie. — Vous devez, en arrivant, faire une série de visites, et *surtout* n'oublier personne; on se prépare ainsi de véritables ennemis. La visite aux femmes des officiers d'un grade supérieur à celui de votre mari est surtout indispensable. Si vous ne voulez pas continuer les relations, vous ne ferez pas de seconde visite quand on vous aura rendu la vôtre. Si vous recevez une invitation et que vous ne vouliez pas vous y rendre, vous refuserez par un mot motivant votre refus et vous ferez une visite dans la huitaine, ce qui est de stricte politesse et n'engage pas l'avenir. Je vous conseille, comme tournure, puisque vous voulez la faire vous-même, un morceau de mousseline large de 40 cent., froncé à la taille et couvert de petits volants empesés en mousseline à carreaux.

Mme L. C., Aurillac. — Je vous recommande en toute confiance la parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre; elle vous expédiera tout ce qui vous est nécessaire, même de très-bons gants et une excellente eau de Cologne à ce laquelle on les remet à neuf. Les nappes de dix-huit couverts se marquent, ainsi que je l'ai dit déjà, au milieu de la longueur, mais dans la largeur, plus près d'un bord que de l'autre, afin que le chiffre ne soit pas caché par le surtout, et se trouve devant la maîtresse de la maison. J'ai remis votre lettre à une personne qui vous enverra ce que vous demandez.

Amélie. — Vous pouvez prendre les noms et les adresses que nous publions dans le journal, ou bien envoyez votre adresse, afin que je vous réponde directement.

Mme F. P., Rennes. — Comme toilette de première communion, ce qu'il y a de plus simple est le mieux; le dessous de soie est bien, à condition de ne mettre dessus rien qu'une jupe d'organdi tout *unie*, avec un large ourlet. Corsage à plis ou à la Vierge; ceinture de faille blanche. Comme costume de ville, la simplicité des garnitures me semble également préférable, surtout si l'enfant est un peu plus forte qu'il ne faudrait. Comme étoffe, la popeline ou le cachemire de l'Inde. Comme forme, la jupe unie avec tablier sans ornement, noué derrière. Corsage à basques rondes.

E. P., Chinon. — Vous serez satisfaite, car nous allons donner successivement une quantité considérable de costumes d'enfants pris dans les meilleures maisons.

M. P. — Je ne connais pas *personnellement* cette maison, et ne puis vous renseigner sur ses prix. Pour petite fille de cet âge, le corsage décolleté en carré et à basques, avec berthe carrée faite avec des bandes brodées, est ce qu'il y a de mieux, ou bien robe princesse, décolletée en rond, avec bandes brodées posées en bretelle à partir des épaules et descendant en éventail sur la jupe.

Mme B. J. — Les robes de bal publiées en *carême* étaient des modèles pour les soirées données après Pâques; il faut bien avoir le temps de les exécuter. Nous allons faire paraître, je l'ai dit plus haut, un grand nombre de toilettes d'enfant. Le cours Fabre et Gentilhomme prend l'enfant sachant simplement lire et écrire. Je vais, du reste, vous en faire envoyer un ou deux numéros spécimen.

Mme E. D. — Nous donnons des dessins de tapisserie, mais nous choisissons les genres les plus artistiques et les plus nouveaux; c'est pour cela que vous ne voyez pas des dessins algériens, qui sont absolument vulgaires et démodés. Quant au rebus dont vous vous plaignez, je ne le trouve ni plus bête ni moins facile à deviner que tous les rebus. Néanmoins, on y fera attention.

Une vieille abonnée. — Oui, il faut une frange à la cuirasse, l'encolure se garnit d'un plissé en tulle ou en crêpe lisse; les tabliers ne descendent pas par devant à 25 ou 30 centimètres du bord.

Comtesse d'A. de S. — J'ai un peu tardé à vous répondre, parce que je voulais vous donner le renseignement. Je crois que vous ferez mieux de garder vos châles. Si vous venez à Paris, je pourrai vous indiquer de vive voix le parti qu'on en pourrait tirer.

Une abonnée irlandaise. — Je garnirais cette robe de volants et de plissés en soie unie blanche et rose alternant. Le petit paletot est bien pour la campagne. On porte aussi des manies ou manteaux à capuchons, des fichus croisés.

E. R. — Il est impossible de donner dans la prochaine planche de patrons n'importe quel dessin avant un temps plus ou moins long. Chaque demande a son ordre d'inscription et d'exécution De plus, nous sommes absolument débordés par les demandes de chiffres, et vous attendrez forcément.

F. L. — Je vous répondrai, mais je fais mieux encore, je remets votre lettre à une personne qui a toute ma confiance, et qui se chargera de vous faire vos commissions ici à des conditions plus avantageuses que si vous faisiez vous-même vos achats.

Une abonnée chartraine. — Je ne vois guère pour une robe de piqué blanc que la forme princesse, et je préférerais la garniture de dentelle en lacet à naissance que de soutache.

Une abonnée de première date. — Je préférerais un joli vêtement en sicilienne, garni de dentelles, mante ou visite. Chapeau de paille blanche avec plume grise et touffes de roses. On va tâcher de vous satisfaire pour les chiffres, mais nous sommes absolument débordés par les demandes.

Roi de carreau. — Merci pour vos gracieux éloges. Les chapeaux mis sur le front sont uniquement des chapeaux de campagne ou de voyage. Les souliers découverts ne sont admis qu'en été, et encore doit-on préférer le soulier un peu montant sur le cou-de-pied. Les cravates Directoire ont 1 mètre 20 de long; on les fait en tulle brodé, entourées de dentelles en organdi avec entre-deux et bouts brodés.

Marguerite. — Votre question est formulée d'une manière un peu vague. Je ne vois qu'un costume en piqué blanc, robe et paletot à soutacher ou à broder au passé. Oui, pour la tunique en foulard garnie de broderie Renaissance. J'aimerais mieux du foulard pongé blanc, qui se lave parfaitement.

Mme L. M., Abbeville. — Vous allez avoir modèles et patrons et je vais y faire joindre le prix, puisque vous le désirez. La robe anglaise ne se porte, pour petit garçon, que jusqu'à trois ans. La veste à longue taille avec jupe plissée la remplace alors. Pour petite fille, cette mode est charmante jusqu'à sept ans. Le cachemire de l'Inde est très-moelleux et assez léger; il convient surtout pour toilettes de printemps, d'automne et de bains de mer.

Une importune. — Le satin ne sera plus de saison à cette époque; substituez-lui le taffetas brillant, avec tablier en crêpe de Chine garni de dentelle ou frangé. Nous allons publier un modèle de costume de foulard qui conviendra très-bien à votre étoffe. Je préférerais cependant, à cause de la multiplicité des couleurs, en faire un élégant peignoir.

S. M. — Je vais tâcher de vous satisfaire, mais il faudra attendre.

Sans épigraphe. — Je ne sais pas d'autre moyen que d'employer un peu de pâte d'amande et de porter des gants quand on se trouve à l'air. Oui, pour les bandes festonnées, si vous les avez, sinon, préférez la dentelle Renaissance.

Auprès de mon enfant. — Ce genre de cuirasse zébré de jais a été trop porté pour être encore de mode; faites un corsage forme cuirasse et garnissez de plumes. Faites, comme complément, une écharpe en crêpe de Chine. Oui, pour le tablier en chantilly; corsage de Chantilly à basques rondes; sur le corsage de soie bleue montant, manches de faille; avec cela, point de vêtement par-dessus. Chapeau de paille blanche avec plumes bleues et rubans noirs. Les colis, un peu montants et rabattus, forme paysan, sont bien en vogue; mais, pour la cérémonie, ouvrez votre robe en cœur avec ruche en crêpe lisse. Point de bottines grises. Bottines en chevreau noir ou mordoré, ou mieux en satin noir.

Mme E. R. — Très-prochainement les modèles que vous demandez. M. DE S.

CORRESPONDANCE DU DOCTEUR

*Mme ***, à Savignac.* — Je n'ai jamais indiqué l'eau bouillante contre l'acne fluente. Donnez-vous la peine de relire cet article. Oui, je confirme l'inutilité des moyens que j'indique, pourvu qu'ils soient employés comme je l'ai dit. Je ne puis vous rien indiquer contre les points noirs sans savoir positivement pourquoi ils sont constitués.

A mes clientes de Pétersbourg. — J'ai publié l'année dernière toute une série d'articles sur l'hygiène de la chevelure dans la *Revue de la Mode*. Veuillez vous adresser au bureau et demander ces numéros. Prochainement, vous pourrez l'avoir sous forme de brochure. — La chute de vos cheveux me paraît tenir à une maladie du cuir chevelu qu'il faudrait tout d'abord soigner. — Demandez à votre pharmacien la poudre épilatoire des Orientaux. Il est peut-être dangereux de l'appliquer vous-même. — Le prochain article vous donnera la réponse que vous désirez au sujet de la sécheresse de la peau.

Mme la baronne de X..., à Bale. — L'examen de vos cheveux au microscope m'a montré une maladie du bulbe pileux; il est donc probable que les cheveux perdus ne repousseront pas. Hâtez-vous d'en arrêter la chute. Vous calmerez les démangeaisons de la tête par des lotions fréquentes avec une décoction de racine de guimauve ou une infusion de fleurs de sureau. N'usez jamais du peigne fin. Dès que l'irritation du cuir chevelu aura cessé, employez, matin et soir, gros comme une noisette, de la pommade suivante :

Axonge	100	grammes.
Acétate de plomb	1	—
Teinture de benjoin	20	—
Teinture de cantharides	0 75	centigr.

D. I.

Toutes les semaines il paraît une livraison de la **Mosaïque** *revue pittoresque illustrée de tous les temps et de tous les pays*. C'est une publication très-remarquable et très-utile.

On peut s'en rendre compte, en adressant à l'administration de la **Mosaïque**, 11, quai Voltaire, à Paris, une demande de numéros spécimens, qui sont immédiatement expédiés gratuitement et *franco*.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.